

Olivier BELLEIL

ÊTRE PÈRE
SELON LA BIBLE

EdB

INTRODUCTION

Papa va mourir.

Samedi 26 novembre 2011, nous sommes autour de lui. Il a 86 ans. Il est allongé dans son lit. La chambre de la maison de retraite, à Quimper, est calme.

Quand j'étais enfant, mon père m'inspirait un mélange de crainte et d'admiration. C'était une force de la nature, celui que nous appelons « Pétrouch ». Jamais malade, un énorme appétit, un grand marcheur. Seul, il a planté plusieurs centaines d'arbres autour de sa maison de Tréguennec. Avec la sécheresse de 1976, la plupart sont morts. Il a recommencé l'année suivante... et les arbres sont toujours là.

Et le voici si maigre, si faible.

Il ne peut pas parler, mais il semble entendre et comprendre ce qui se passe autour de lui.

Depuis son accident vasculaire cérébral de l'année passée, il baisse peu à peu.

Mes frères et moi venons le voir plus souvent. Nous avons su qu'il avait auparavant fait d'autres AVC, un peu moins graves.

Il n'en a jamais parlé. Il est comme ça, Pétrouch.

Un vrai personnage de Balzac, haut en couleurs, une « forte personnalité » comme on dit, une figure atypique, avec des réparties aussi excessives que les phrases de Céline.

« Monsieur le juge » était un homme comme beaucoup dans sa génération, peu habitué à exprimer ses sentiments. Jamais je ne l'ai vu pleurer. Une fois, à l'enterrement de sa mère, j'ai cru voir une larme sur sa joue – vite essuyée.

Maman et nous, ses enfants, devons « décoder », interpréter. Il nous aimait, mais ne l'exprimait pas avec des déclarations. Il était fier de nous. C'était sa façon d'aimer.

Il est devant nous, faible, paisible et même doux.

Cela fait drôle, car la douceur, ce n'était pas son genre ! Toute notre vie, nous l'avons vu fort, plein d'énergie.

Et il est là, vulnérable.

À l'adolescence, nous nous sommes violemment heurtés, lui et moi. Je ne supportais plus son autorité que je trouvais écrasante. Il a fallu les trésors d'amour et d'ingéniosité de maman pour que la relation ne soit pas complètement rompue.

Plus tard, moi qui rejetais bien des aspects de son caractère, j'ai réalisé que je lui ressemblais. C'est ce que disait ma femme au début de notre mariage. Cela m'énervait d'autant plus que je savais bien qu'elle avait raison.

Au fil des années, nous nous sommes réconciliés. Jamais avec des mots, des explications : les idées de « partage » et de « dialogue » si prisées de nos contemporains, ce n'était pas pour lui. Nous nous sommes rapprochés grâce à des petits gestes posés, insignifiants pour d'autres, importants pour nous.

Par exemple, me sachant intéressé par « la religion », il profitait de ses temps de bénévolat dans une bibliothèque pour m'envoyer des vieux livres de spiritualité. Je n'osais pas lui dire que c'étaient pour la plupart des ouvrages désuets,

passés de mode, car ces envois étaient sa manière de reconnaître mon choix de vie. Cela n'a pas toujours été le cas.

Ce qui me touchait le plus, c'était les photocopies d'articles ou de prières, et même des poèmes.

Mon père, des poèmes ! On aura tout vu.

Il m'envoya la prière au « Grand Esprit » d'un chef indien conscient de sa dignité. Peut-être pour me dire que les croyants ne doivent pas être des « rampants », des gens écrasés.

Il m'envoya le psaume douloureux d'un soldat de 14-18 dans les tranchées. Son propre père avait fait Verdun et en avait été marqué pour la vie.

À travers ces envois, il disait quelque chose de lui, mais de façon voilée, discrète. Derrière la statue imposante du patriarche, il y avait beaucoup de pudeur sur les sujets vitaux.

Ces dernières années, mon père nous écrivait parfois des lettres. Avant, c'était ma mère qui faisait le lien avec les enfants et donnait des nouvelles. Ses lettres à lui étaient brèves, les phrases réduites au minimum, des expressions incisives. Pas de confidences. Rien de romantique ou de sentimental, mais c'était quand même des petits mots de mon père... Nous n'en revenions pas !

En 2006, je conduisais un pèlerinage en Terre Sainte, organisé par notre Communauté du Verbe de Vie. Un jour, nous en parlions ensemble et il me dit :

« On peut y aller, avec maman ?

– Bien sûr ! répondis-je. Mais il y aura pas mal de prière.

– On s'inscrit. »

C'était simple – pas compliqué – une seule parole chez lui constituait un engagement définitif. Et il a tout suivi : les offices (nombreux), les visites, les enseignements, les

rencontres sur place. Mon père faisait même les démarches proposées, comme apporter un lumignon devant la croix...

J'étais ému, impressionné.

Maman me disait : « Il est aux anges, je l'ai rarement vu comme ça ! » Moi, je n'avais entendu que : « C'est bien organisé. » Le sommet de la reconnaissance paternelle ! Des pèlerins me disaient parfois : « On a pris un repas avec ton père ; il est très fier de toi. »

Il fallait deviner, mais c'était comme ça...

Et nous sommes là, autour de son lit, douze comme les apôtres. Mon épouse, cinq de nos enfants ont pu venir, un gendre et des petits-enfants... Quatre générations dans la chambre !

Je pense à ce dessin de Jacques Faisant le lendemain de la mort du général De Gaulle : un grand chêne couché...

Nous nous présentons l'un après l'autre, comme on parle à un malade ou à un enfant. C'est sûr, il comprend tout.

Puis, avant de partir, nous chantons tous ensemble un « Je vous salue Marie ». Moment de grâce. Il est bien. Tout le monde pleure... sauf lui et moi, bien sûr.

Nous sortons pour ne pas le fatiguer. Quand je me penche vers lui pour l'embrasser, je sais que c'est la dernière fois. Nous devons rentrer en Belgique, à 1000 km du Finistère. Il me murmure quelque chose ; je crois comprendre : « C'est bien. »

Dix jours plus tard, le 6 décembre, mon père s'éteint.

Quelle joie d'avoir pu lui dire « au revoir » ce jour-là... Il est parti doucement, en s'éteignant comme une bougie. C'était un « patriarche » et il est mort comme un patriarche.

« Abraham mourut dans une vieillesse heureuse, âgé et rassasié de jours, et il fut réuni à sa parenté. » (Gn 25, 8)

Nous sommes cinq frères. Nous étions un peu dispersés, loin géographiquement les uns des autres. Il n'y avait pas eu de conflits ou de disputes entre nous. Simplement un éloignement.

Depuis l'AVC de Pétrouch, les liens se sont resserrés autour de lui et de maman. Mon père qui était très « famille » doit être content.

En sortant de la maison de retraite le 26 novembre, jamais je ne me suis senti aussi « fils de », comme on dit dans la Bible.

Et curieusement, en regardant mes enfants, jamais je ne me suis senti aussi « père ».

Pour faire un père, il faut une femme et des enfants

Un père de la terre ne se fait pas tout seul.

Je l'ai expérimenté dans ma propre histoire d'époux et de papa (comme tous les pères). Nous avons la joie d'avoir sept enfants (dont deux sont décédés).

C'est la femme qui fait le père en lui donnant un enfant

Elle le fait père par le désir d'enfant partagé, par la parole, en parlant de l'enfant au père et du père à l'enfant... Elle le fait père en le reconnaissant comme époux et comme « procréateur ».

Elle le fait père en lui disant ses besoins à elle, d'être aidée, soutenue. En lui montrant que l'enfant a besoin des « vertus masculines ».

La femme, épouse et mère, a un rôle capital dans ce domaine.

Elle peut écarter le père ou lui donner toute la place.

Je remercie mon épouse Marie pour m'avoir appris cela durant nos trente-cinq ans de mariage.

C'est l'enfant lui-même

L'enfant ne tarde pas à exprimer ses besoins : vivre, être protégé, être valorisé, etc. Les demandes implicites et explicites du petit vont entraîner le papa dans une aventure. Il lui faut répondre à ces besoins et remplir un rôle pour ne pas décevoir cette attente. Pour beaucoup d'hommes, **l'apprentissage de la paternité va se faire progressivement**. Ils découvrent que c'est leur enfant qui va susciter leur paternité.

Je remercie mes enfants : Maëlle, Sara, Blandine, Samuel, Emmanuelle, Véronique et Thomas, de m'avoir appris cela.

C'est un besoin de l'homme

« Il y a un moment pour tout et un temps pour toute chose sous le ciel. » (Ecclésiaste 3, 1)

Arrivé à une maturité, l'être humain aspire à être responsable des autres. Le fait de vivre pour soi ne lui suffit plus. Il éprouve le besoin de prendre soin des autres, de donner quelque chose de lui-même à quelqu'un d'autre. C'est cela engendrer, physiquement ou spirituellement.

La paternité sera le lieu privilégié pour se réaliser comme personne, pour s'accomplir dans le don de soi.

Bien des pères, particulièrement après un divorce, ressentent une grande souffrance, celle de se sentir « dépossédé » de cette fonction paternelle. C'est souvent

l'enfant qui fait vivre le père, en lui donnant une raison de vivre et de travailler.

Le récit biblique de la naissance de Moïse sauvé des eaux (Exode 2) nous révèle qu'il a fallu au moins six femmes pour le garder en vie (les deux sages-femmes objecteurs de conscience qui ont refusé de tuer les nouveau-nés, la mère Yokebed qui fabrique un couffin, la sœur Myriam qui suit la corbeille de papyrus, la fille de Pharaon qui voit « l'embarcation » sur le fleuve, la servante qui va chercher l'enfant). Ce qui fait dire à un rabbin : « Il faut en moyenne six femmes pour sauver un homme ! »

Par analogie, disons qu'il faut beaucoup de monde pour faire un père !

Une conversion familiale

En relisant mes trente-cinq années de vie de famille, je constate que, progressivement, je suis passé d'un schéma familial (celui de mes parents) à un autre schéma. Le passage n'est pas terminé, ma femme et mes enfants me le rappellent !

De quoi s'agit-il ? Pour prendre une image, la famille que j'ai connue enfant peut être représentée par un triangle : mon père au sommet, les enfants à la base, ma mère faisant le lien entre le haut et le bas (et l'inverse).

Ce schéma triangulaire, hiérarchique, structurait l'image de la famille, mais aussi celui de la société et de l'Église d'avant le concile Vatican II.

J'ai donc commencé ma vie d'époux et de père avec cette vision de la pyramide.

Et peu à peu, j'ai découvert une autre figure. Laquelle ? J'aime l'image utilisée par le pédopsychiatre Marcel Rufo pour décrire cette représentation.

« Il faut imaginer l'enfant comme une maison qui s'aménage petit à petit. La mère est représentée par les murs qui entourent, contiennent, assurant une protection rapprochée ; le père, lui, est représenté par la haie ou le grillage qui délimite l'enclos du jardin, protégeant à la fois les murs et ce qu'il y a à l'intérieur, la mère et l'enfant. Cette double protection va offrir à l'enfant un environnement assez sécurisant et un socle assez solide pour lui permettre de se "meubler" psychologiquement, avec ces éléments si essentiels que sont la confiance en soi et le narcissisme. On voit bien, ici encore, que **la mère et le père ont des rôles complémentaires** et que, même si ces rôles peuvent être tenus tour à tour par l'un ou par l'autre, mais de façon différente, le maternel se situe davantage dans le registre de l'intime, de l'affectif, de l'intérieur ; le paternel, lui, se situe toujours du côté de l'ouverture au monde, de la socialisation, de l'extérieur. Et si c'est au père qu'il revient d'être fort, c'est parce que, physiquement, il donne une impression de puissance plus importante. Tenter de dénier cette évidence en la ramenant à un propos sexiste montrerait qu'on n'a rien compris à ce qu'est la construction psychique d'un enfant et à ses besoins : besoin de tendresse maternelle, enveloppante ; besoin de protection paternelle, fortifiante ; toutes deux ne s'excluant pas, mais étant également indispensables. »

(Professeur Marcel RUFO, *Chacun cherche un père*, éd. Anne Carrière, p. 70-71)

Chapitre 1

LES DEUX REGARDS DE LA TERRE ET DU CIEL

I. Les images paternelles vues de la terre

Notre ressenti personnel de la paternité est le premier chemin qui nous conduit au père. Ce que nous avons vécu avec notre papa de la terre ou avec certaines figures paternelles de notre enfance et de notre adolescence est déterminant. Ce vécu individuel contribue pour une très grande part à former en nous une représentation du père, qui varie évidemment selon l'histoire de chacun.

La force de cette image (positive, négative, mitigée...) est son enracinement dans l'expérience vécue. C'est aussi sa limite car on peut vite s'enfermer dans la subjectivité et penser la paternité « en général » en projetant sa vision singulière.

Il était une fois un roi dans un pays lointain. Il avait entendu parler par des voyageurs d'un animal très spécial appelé « éléphant ». La description donnée en était curieuse. Une telle bête existait-elle ou était-ce une invention ? Pour en avoir le cœur net, le roi envoya une délégation de trois

spécialistes des animaux en tout genre. Mais les trois experts étaient aveugles.

Un mois plus tard, l'expédition scientifique revient au palais royal et demande une audience pour rendre compte de sa mission.

« Alors, c'est comment un éléphant ? » dit le roi.

Le premier répondit : « J'ai approché la bête de très près. Mon témoignage est formel. Cela ressemble à un tronc d'arbre ; on dirait une colonne solidement posée sur le sol... mais vivante » : il avait touché une patte.

Le second intervint aussitôt : « Sans vouloir aucunement alimenter de polémique, je dois tout de même m'opposer à la thèse de mon confrère. Je me suis fait placer à côté de l'animal. Je l'ai longuement examiné : il a l'apparence d'une liane très flexible ou plutôt d'un serpent toujours en mouvement » : il avait touché la queue.

Le troisième s'emporta : « N'écoutez pas ces balivernes. Je peux vous assurer qu'un éléphant a la forme d'un mur, d'une grande hauteur, avec un revêtement comme un crépi crevassé » : il avait touché le flanc.

En congédiant les membres de l'expédition, le roi demeurait fort perplexe. Heureusement, un enfant était présent à l'audience puisqu'il servait les hôtes du roi. Il lui dit : « Sire, avant d'être capturé par votre armée, mon père et moi étions des dresseurs et des conducteurs d'éléphants. » Et il lui fit un dessin représentant l'animal mystérieux. Le roi comprit alors pourquoi les aveugles avaient parlé ainsi. Ce n'était pas faux ; c'était seulement partiel.

Essai de clarification

Posons-nous une question naïve : « qu'est-ce qu'un père ? »

Derrière une apparence simple, les termes « père » et « paternité » renvoient à une pluralité de sens. Dans le langage courant comme dans celui des psychologues, on distingue plusieurs significations qui s'entremêlent ; elles peuvent être associées entre elles ou dissociées. Bien des débats sur la question sont faussés parce que la confusion est entretenue sur les termes utilisés :

1. **Le père « biologique »**, « physique », « réel » est le géniteur. Les avancées scientifiques avec les tests ADN permettent de l'identifier objectivement ;

2. **Le père nourricier**, éducateur, est celui de la vie quotidienne ; il vit avec l'enfant et partage son existence au jour le jour. Les divorces et séparations ainsi que les procédures d'adoption dissocient les deux niveaux (n° 1 et 2) ;

3. **Le père imaginaire** : de nombreux psychologues utilisent ce terme pour évoquer la figure du père qui est désirée, « fabriquée » par l'enfant. Celui-ci se construit en s'identifiant à ses parents qui sont ses premiers modèles.

L'enfant idéalise le père (et la mère) ou certains de ses caractères ; il rêve son père sur lequel il projette ses désirs, ses besoins. Le réel et l'imaginaire sont combinés jusqu'au moment nécessaire où se produit la désidérialisation, souvent à l'adolescence.

4. **Le père symbolique** : ce concept a été remis en valeur par la psychanalyse, et particulièrement souligné depuis les travaux de Lacan. Cette notion, ancienne et nouvelle, va influencer une tendance importante de la psychologie contemporaine. La psychanalyse utilise souvent le terme « instance paternelle » pour en parler.